

Lettre aux parents qui ont connu des tragédies et à leurs enfants

La génération de ceux qui ont connu la Shoah dans leur enfance, peu à peu s'efface tandis qu'en leur cœur les souffrances et les terreurs d'autrefois sont plus vives encore par un effet de l'âge qui ramène chacun à l'origine de sa vie. Pour une mère ou un père, il n'est pas facile de parler à ses enfants des blessures reçues dans un passé lointain qu'il a fallu ignorer pour vivre. Elles demeurent enfouies au plus profond de soi où le regard ne pénètre pas.

L'enfant en moi est restée longtemps muette, longtemps après les événements qui ont été le traumatisme d'une vie depuis l'automne 1942 où je fus arrachée en un instant à mes parents, au monde qui était le mien. Longtemps je me suis gardée d'y retourner, pas même en pensée. Le silence avait englouti cette part de ma vie, devenue étrangère dans l'instant de l'arrachement. J'étais ailleurs, sans savoir où, loin de moi. Le secret de l'enfant cachée dressait une barrière entre moi et les autres.

Le chemin est long, qui conduit à soi, à une vie fondée sur le paradoxe du deuil et du salut qu'il faut accepter. C'est notre défi à nous qui avons vécu cela. Avoir construit une famille avec mon mari, mes trois enfants, fut mon appui irremplaçable et m'a donné quand le temps fut venu la force de retraverser l'horreur. La volonté de bonheur est un combat, le seul don que nous puissions offrir à ceux à qui la vie fut ôtée dans la fleur de l'âge, condamnés au nom d'une extinction programmée. Ils chérissaient leurs enfants, prêts à tout pour les préserver. Aujourd'hui encore face à d'autres formes de barbarie, notre premier devoir est de chercher le bonheur autant que nous le pouvons.

En octobre 1942 à la sortie de l'école où mon père n'aurait jamais manqué de m'attendre, il me fut dit seulement que mes parents étaient partis en voyage. Comment le croire, j'étais enfant unique, idolâtrée en ces temps de péril prêt à fondre? Ce fut en un instant, une véritable métamorphose. Une autre vie commença où l'enfant juive parisienne devint petite villageoise dans un bourg chrétien. Un titi parisien tombé du pavé dans les campagnes de l'ouest. Aucune explication, qu'aurait-on pu dire à l'enfant?

J'eus dès l'inscription à l'école primaire, encouragée par mes institutrices, le désir de réussir pour aller vers une vie à moi, la mienne que j'aurais construite sans que le hasard y prenne part. À l'école, c'était bien moi qui étais là, présente, avec un appétit de lire et de connaître, ayant grâce aux livres le bonheur de m'évader dans le récit d'autres vies que la mienne. J'avais trouvé mon vrai pays, l'école et ne l'ai guère quittée depuis. Un élan me portait vers l'avant sans aucun regard en arrière.

Des succès s'enchaînaient, une vie publique se construisait, et toujours un air de mystère sur mon visage, un regard montrait que j'étais ailleurs. Même mon entourage proche, mes étudiants, ne connaissaient rien de la rupture qui m'avait brisée. Ils me l'ont dit par la suite en découvrant mon histoire. Le poids du silence écarte des autres. Mais comment parler, comment se plonger dans l'indicible qu'on a refusé pour vivre quand il fallait avancer et se construire dans un monde orphelin à jamais?

Quand mes enfants sont nés, je n'avais aucune expérience de ce qu'était une mère aimante, ses gestes, ses paroles, aucun aïeul non plus près de moi. J'en avais été privée d'un coup. Le massacre des miens m'avait ôté jusqu'au souvenir d'une affection pourtant immense. J'étais imprégnée d'une peur léguée par le passé, celle d'une séparation qui survient d'un jour à l'autre et vous ôte vos plus forts soutiens. Ce n'était pas conscient, c'était un héritage traumatisant, une contrainte qui pesait sur moi. Il ne me fallait surtout pas créer un lien trop fort avec mes enfants qui d'un jour à l'autre pouvaient se retrouver orphelins et livrés à eux mêmes comme je l'avais été. Le poids du vécu est insensé et si long à s'alléger. Je n'avais non plus les gestes, les simples gestes de l'affection, caresses, effleurements pour soulager, pour corriger aussi, dans mon souvenir je ne les avais pas reçus sur ma chair, pas assez longtemps pour qu'ils percent la barrière du temps.

Puis vient le temps où le passé refoulé vous rattrape. Il en est ainsi pour chacun dont l'existence a été distordue par quelque mauvais destin de famille ou d'histoire. L'affection des proches m'a permis de surmonter la crise très dure du retour à ma propre mémoire, la traversée d'un deuil qui n'avait jamais été exprimé par la petite fille de 1942. Le chagrin quarante ans après les faits s'est déversé comme une cataracte, elle a failli m'engloutir mais l'amour était là dans le présent, un mari et des enfants chéris sans que l'affection puisse se dire.

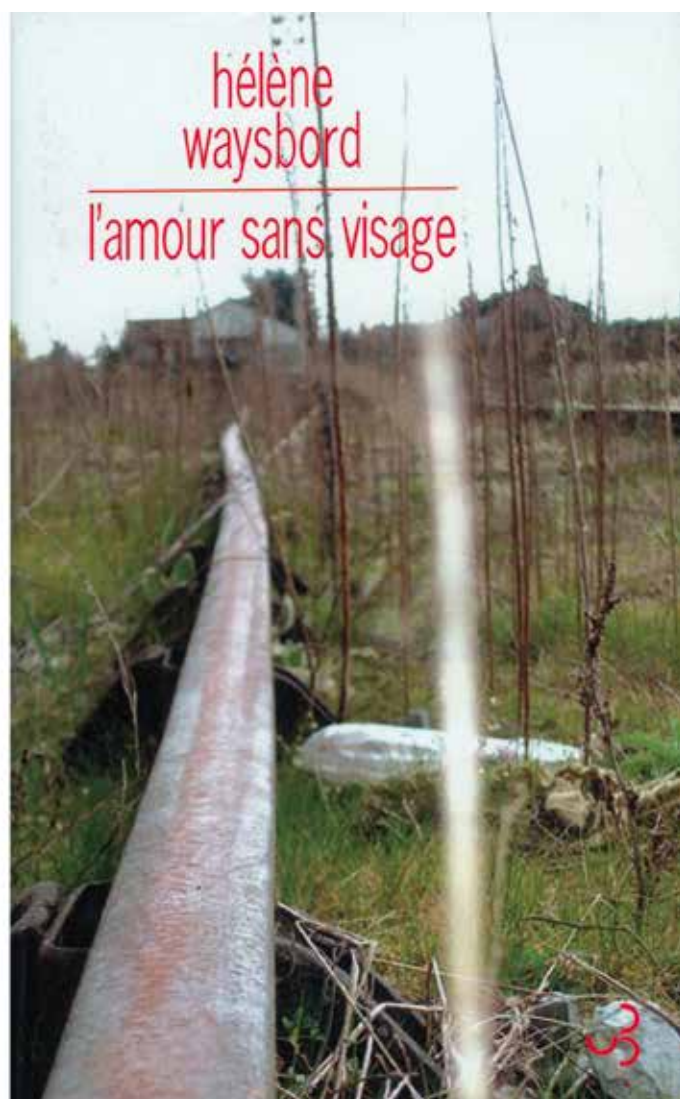
La vie intérieure est un mystère, au fond de chacun elle chemine sourdement pas toujours en accord avec les apparences. Bien des enfants traumatisés par la Shoah, et d'autres qui ont subi de lourds sévices ont vécu cela. Toute douleur qui ne peut se dire empoisonne. Agir ou créer permet de la dire. Il y eut deux temps pour cela: mon action pour la Maison d'Izieu, puis l'écriture et la publication de mes livres.

Avant même l'ouverture de la Maison d'Izieu, sollicitée pour concevoir le projet d'accueil, j'y avais représenté le ministère de l'Education nationale au sein du premier conseil scientifique mis en place. Les historiens qui participaient, Pierre Nora, Henry Rousseau, Pierre Birnbaum pour n'en citer que quelques uns m'avaient beaucoup appris sur la Collaboration, sur l'exode européen d'enfants venus d'Europe avec la progression des conquêtes nazies. Je les ai bien connus et côtoyés ensuite ces «anciens» enfants qui vécurent des épreuves terribles dont je fus préservée. Les refuges successifs, la traque, le passage de frontières, des histoires qui ne cessent de résonner aujourd'hui. À leur écoute j'ai pu replacer ma simple histoire dans celle de la génération, j'ai acquis grâce à eux le sens plein de la fraternité. L'orpheline du passé avait rencontré ses frères en destin.

L'écriture fait accéder le destin singulier à un sens universel transmissible. Il faut trouver les mots, les rythmes, la construction qui livrent au plus près une expérience inédite. *L'Amour sans visage*, mon récit fut publié en 2013, avec à la suite *Les Lettres du Père*, correspondance établie par mon père prisonnier avec l'homme qui m'avait sauvée pour décrire la vie du camp de Beaune la Rolande entre novembre 1942 et le 10 février 1943, puis la dernière carte partie de Drancy vers une destination inconnue. Cette bible a guidé mon chemin de vie et m'a conduite aux responsabilités que j'ai assumées à la Maison d'Izieu où 44 enfants juifs et leurs éducateurs n'eurent ni salut, ni vie, ni descendance.

Alex ou le porte drapeau est fondé sur l'existence d'Alexandre Halaunbrenner. Il a vu en face le boucher de Lyon, Klaus Barbie sur ordre de qui fut massacré son père, son frère aîné Léon, ses petites sœurs, Mina et Claudine envoyées à Auschwitz lors de la rafle d'Izieu le 6 avril 1944. Il avait à peine douze ans, sortait d'un an passé dans les camps d'internement français, Nexon, Rivesaltes, Gurs, que j'ai raconté dans un chapitre. La réhabilitation du camp de Rivesaltes est essentielle, des détenus de toutes sortes y ont été rassemblés, républicains espagnols, résistants, tziganes, juifs, après la guerre les Harkis. Les camps racontent l'histoire nationale à son envers, sa face sombre, ils nous renseignent sur l'état du monde et sont loin d'être réduits à l'inutilité aujourd'hui. Il faut faire parler ces lieux et les anciens témoignent toujours de ce qu'ils ont connu. Quelle force pour les jeunes et leurs familles!

Hélène Waysbord



Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com